

Pourquoi l'on Meurt

LEGENDE PAPOUE

Au commencement, les hommes ne mouraient pas. Quand ils étaient devenus vieux, ils changeaient de peau comme les serpents. Avec une enveloppe nouvelle, ils retrouvaient la force et l'éclat de la jeunesse. Et leur vie, ainsi, s'éternisait.

En ces temps fabuleux, vivait au pays des Papous, dans la grande île océanienne que nous appelons Nouvelle-Guinée, une femme, je ne dirai pas belle comme le jour, car elle avait la couleur brune d'une châtaigne bien mûre, mais belle comme une nuit étoilée, avec ses dents de nacre et ses yeux de diamant qui brillaient dans son visage sombre.

Elle s'appelait Daoudaï.

Les années succédant aux années, Daoudaï, après avoir vu s'épanouir sa beauté, l'avait vue se flétrir peu à peu. Son corps splendide s'était déformé, il avait passé du brun luisant et doré de la châtaigne au brun éteint de la terre; des mèches grises avaient remplacé les anneaux de sa chevelure crépue, et il manquait des dents à son sourire.

Ce n'était plus d'une allure souple et rapide qu'elle allait emplir sa jarre à la fontaine, chercher le bois à la forêt, ou ramasser sur la grève les coquillages et les holothuries; c'était d'un pas alourdi moins encore par le poids des ans que par la fatigue des durs travaux chaque jour accomplis à la case ou dans les champs.

Car en cessant d'être la créature d'amour, elle était devenue la pauvre bête de somme que l'on charge de tous les fardeaux, que l'on attelle à toutes les besognes et sur qui pleuvent les coups.

Mais Daoudaï ne s'en affligeait point, sachant qu'à l'heure marquée par le destin, elle se dépouillerait de sa vieillesse comme d'une triste guenille et renaîtrait à la vie joyeuse de ses quinze ans.

L'heure bénie arriva enfin.

Daoudaï fit sa toilette, releva ses cheveux en coiffure compliquée, frotta ses membres d'huile de palme, ceignit ses reins d'une tunique neuve en fibres de cocotier, orna son cou

d'un collier de baies écarlates entremêlées de dents de kangourou, et attacha des bracelets semblables à ses poignets et à ses chevilles.

Ainsi parée, elle embrassa passionnément son dernier né, son Benjamin, un beau petit négrillon d'une dizaine d'années, aux yeux doux et au front têtu qui se cramponnait à elle, ne voulant point la laisser partir.

Elle lui échappa pourtant, sortit de sa case et s'éloigna rapidement du village, dont les toits de bambou, en forme de bateaux renversés, semblaient une flottille aérienne séchant ses flancs au soleil des tropiques.

Elle entra dans la forêt où, parmi les arbres géants, coulait le fleuve sacré dont les eaux opéraient la mue régénératrice.

Arrivée sur ses bords, elle ôta sa tunique, son collier, ses bracelets et les déposa soigneusement au pied d'un bananier.

L'onde passait en chantant, profonde, voluptueuse, attirante comme le mystère de la Vie.

Et la Vie, sur ses rives, triomphait: elle s'épanouissait en larges fleurs éciatantes qui jamais ne se fanaient, elle volait dans l'espace avec les oiseaux du Paradis, ces autres fleurs animées, elle frémissait dans l'herbe épaisse et bruissait dans les feuilles, elle bourdonnait avec les insectes, jacassait avec les perroquets, sifflait avec les serpents et s'élançait droit vers le ciel, victorieuse de la mort, avec les troncs lisses des eucalyptus.

Une dernière fois Daoudaï mira dans l'eau transparente son visage ridé, comme pour lui dire un éternel adieu.

Puis elle entra dans le fleuve et se mit à nager.

Ses membres amaigris et las se mouvaient avec lenteur. Mais elle les sentit bientôt devenir plus agiles; ses forces lui revenaient, son cœur battait plus vite, un sang généreux coulait dans ses veines; et, en même temps, il lui semblait qu'elle se débrouillait. Elle éprouvait ce que doit éprouver la chrysalide lorsque, éveillée à la vie, elle tressaille et sent craquer les murs de sa prison.

Un effort douloureux... Un grand déchirement... et, comme un papillon qui sort de son cocon, Daoudaï s'élança hors de sa livrée de misère et de laideur qui s'en alla, toute flasque, à la dérive.

Pendant quelques instants encore, Daoudaï demeura dans le fleuve, plongeant, replongeant, se jouant à la façon d'un jeune dauphin.

Puis sortant de l'onde, elle se mira de nouveau et vit qu'elle avait retrouvé ses boucles d'ébène, l'éclat de ses yeux et de son sourire, et ses tons dorés de châtaigne bien mûre.

Triomphante, elle remit sa tunique, son collier, ses bracelets et jeta un dernier regard sur le fleuve, cherchant des yeux sa dépouille lamentable. Elle la vit, accrochée à un pieu qui émergeait du courant, tel un épouvantail qu'on place au bout d'une perche pour écarter les moineaux.

Et les bras vides s'agitaient comme ceux d'un noir fantôme qui cherchait à étreindre la vie.

Ce spectacle lugubre et grotesque à la fois fit sourire Daoudaï, mais la laissa rêveuse.

Elle reprit en silence le chemin de son village, jouissant par avance de l'admiration qu'elle allait lire dans tous les yeux.

Le premier être humain qu'elle aperçut fut son fils bien-aimé qui jouait sur le seuil de sa maison, en attendant son retour.

Elle vola vers lui et voulut le prendre dans ses bras.

Mais le négrillon la repoussa et s'enfuit, en criant, au fond de la case.

"Eh quoi! dit-elle, subitement attristée, tu n'aimes plus ta mère?"

—Maman! Elle est partie, fit l'enfant tout en larmes.

—Elle est revenue, c'est moi. Ne me reconnais-tu pas? murmura Daoudaï, dont le cœur se serrait.

—Non, tu n'es pas Maman, et tu ne lui ressembles pas du tout. Elle est vieille et tu es jeune; elle est laide et tu es belle. Et je l'aime parce que c'est Maman, sanglota l'enfant, et je ne t'aime parce que tu es une étrangère. Va-t-en."

Daoudaï sentit mourir toute sa joie et tout son orgueil. Que lui im-